

Rapport de Roland de Tinteniac
8 septembre 1944
Paris (12^{ème})

(pseudos : Lagarde, Alain, Lestelle. n°95072)

Vers février 42, je travaillais à la Radiotechnique, lorsque ma sœur Anne me demanda de faire partie d'une organisation de résistance en tant que radio (j'étais radio au régiment 38^{ème} génie à Montargis), ce que j'acceptais d'emblée. Elle me présenta à celui sous les ordres duquel je devais être et ma surprise fut grande de reconnaître mon cousin Jacques Courtaud, qui était radio sur une ligne Air-France en Argentine. Je fis donc partie du groupe LTMAR (liaisons terrestres, aériennes, maritimes et radio) ayant pour chef Jacot, pseudo de J. Courtaud. Je pris le pseudo d'Alain puis après un coup sur le groupe changea de nom et mon pseudo devint Lagarde. Ma sœur entra à son tour dans l'organisation comme agent de liaison entre la centrale Jacot et la centrale Gaspard. Nous étions chargés de communiquer des renseignements à Londres, dont la tête là-bas était le colonel Passy, notre groupe était à Paris sous les ordres de Gaspard. Au mois de juin 43, notre chef Jacot se faisait arrêter par la gestapo rue Chardon Lagache avec sa centrale comportant tous les noms des différents plans d'émission et nos pseudos. Nous fumes alors directement sous les ordres de Gaspard qui devint Coligny et qui donna son nom au groupe. Puis Coligny partit à Londres et fut remplacé par Martin. A la tête des radios fut placé Tilden (Robert Brocque) que Jacot avait désigné au cas où il lui arriverait quelques chose.

A la fin du mois d'octobre, j'étais couché, malade et ne travaillais plus momentanément. Guyomard autre radio étant en Bretagne avec Alex (chef de cette région dépendant de Coligny) il me restait comme radio que Gobelin (Vuillemin) et Tilden. Gobelin ne pouvant à lui seul assurer le trafic, Tilden se remit à émettre, car depuis qu'il était chef il avait cessé d'émettre. Or, il nous était interdit de travailler à Paris, depuis l'arrestation de Jacot qui s'était fait repérer à la Gonio et Tilden passa outre cet ordre afin de rester avec une fille qu'il fréquentait. C'est donc de chez elle qu'il transmit le 4 novembre 1943 et fut pris vers les quatre heures d'après ce que m'a dit son amie. IL avait été repéré par l'Equipe à Philipps, allemand dont je reparlerai plus loin. Le lendemain, 5 novembre, à 2h à mon tour, l'on venait me chercher chez moi où Tilden ayant fait le signal convenu j'ouvrais sans hésiter. J'eus devant moi 6 revolvers braqués. Outre Tilden, il y avait Masuy, Rogers, Philipps, Bernard, un autre allemand et le chauffeur français, que je ne revis que deux ou trois fois. Après interrogations sommaires et perquisition sommaire, ils m'emmenèrent au 101 avenue Henri Martin, afin d'être mieux interrogé. Là de suite, ils me firent déshabiller et me passèrent à la baignoire pour me faire dire où était mon poste et donner l'adresse de Gobelin, ainsi que mon nom. Ils me demandèrent ensuite qui m'avait remis un rouleau de documents trouvé sur moi, et que j'avais reçu la veille au soir de Marc, agent de liaison entre Turma et Coligny (ancienne secrétaire de Jacot). Ils me demandèrent son signalement et ses noms et adresses. Puis une photo de ma sœur trouvée chez moi fut présentée à Tilden qui a dit que c'était « Renée » (pseudo de ma sœur), comme peu de temps avant j'avais dit que c'était ma sœur, ils étaient déifiés et me demandèrent son adresse, à quoi je répondis qu'elle couchait de droite à gauche et qu'elle était actuellement en province, je ne sais où exactement, mais qu'elle devait me communiquer son adresse par courrier adressé chez moi. Aussi pendant près de quinze jours, je revins (accompagné d'un ou deux Allemands, souvent Masuy) pour voir s'il n'y avait pas de courrier pour moi. Après la baignoire, et m'avoir roué de coups, ils me firent faire mon rapport sur mon activité dans l'organisation et comment j'y étais rentré. Comme mon rapport n'était pas assez long à leur gré, ils me repassèrent dans la baignoire vers 6h du matin afin de savoir où était mon poste de radio. Je finis par leur donner un poste que j'avais en banlieue dans une maison abandonnée, ce qui ne compromettait personne. Cette maison se trouve à Jablines près de Meaux (ils firent plus tard un regroupement avec les papiers de la centrale Tilden et ceux de la LTMR.). Le groupe Coligny s'appelait CND (Confrérie Notre-Dame). Ils m'emmenèrent vers 8h à cet asile et nous sommes revenus à Paris ensuite. Entre temps avait été tué par eux un soldat allemand, Rolph ou Ralph, deux hommes de chez nous, dont l'un était Alex, chef de la Bretagne, et l'autre M. Drion, père d'un agent de liaisons de chez nous et qui avait mis à la disposition du groupe un endroit de son garage où était installé la centrale que peu de nous connaissions. Les autres postes furent à leur tour repris les uns après les autres ; M. Drion ne faisait pas partie de l'organisation. De plus l'agent de liaison Dr Drion fils dont je ne me rappelle le pseudo, était lui-même arrêté. Mon réseau était le réseau Normandie et Drion avait fait la liaison avec moi, entre Bernay et Paris. Ils trouvèrent sur la carte de la centrale Tilden les pays où étaient les postes et qui étaient cerclés au crayon rouge et dans les papiers la date et les noms des radios y ayant travaillé. Chaque asile avait son pseudo aussi. Ils leur fut facile de voir que j'avais travaillé dans ces deux asiles dont Tilden donna l'un et moi l'autre. Mais Tilden ne voulut pas y aller et c'est encore moi qu'ils emmenèrent quelques temps après pour reprendre ces deux postes. Les gens des asiles ne furent pas inquiétés. Pendant ce temps, tous nos camarades du groupe étaient petit à petit arrêtés et Tilden continuait à travailler avec Londres du Lutétia, pour continuer les opérations. Il leur

avança encore que je connaissais d'autres asiles, d'où j'avais travaillé seul ou avec lui. J'ai même vu un papier rose qu'avait sur lui Bernard indiquant les noms et pseudos des asiles. Il prétextait toujours ne pas y être allé assez souvent pour retrouver les endroits. Ce fut donc moi qui fut emmené. Un jour, Masuy qui était chef de son bureau, après nous avoir matraqué pensant qu'il existait encore des postes radios, nous dit textuellement « Vous feriez mieux de parler, car nous serons tout de toute façon, et puis vous ne m'intéressez pas, ce que je veux c'est la tête, vous vous serez libres sous peu, d'ailleurs je te l'ai déjà promis, a-t-il ajouté en se tournant vers Tilden ». Depuis ce temps Tilden ne me parla plus, et huit jours après il était libre. Je sus plus tard qu'il avait retrouvé une amie à lui (agent entre Coligny et l'OCM) à qui il avait dit qu'il avait été arrêté par les boches, qu'il avait réussi à s'enfuir, de plus il me donna comme traître ayant vendu l'organisation. Les types de Masuy ayant appris cela le firent de nouveau arrêter, sous couleur de le faire travailler (ils lui firent passer un message à Londres racontant qu'il s'était évadé, était seul et sans ressources que son poste – qu'on lui donne le moyen de toucher deux amis Colette et Guyomard, et de quoi vive). Il reçut une réponse lui disant que Colette et Guyomard étaient en Espagne et qu'il pouvait toucher de l'argent à un compte en banque. Après cela, les boches le remirent en liberté et ce n'est que trois semaines après qu'ils décidèrent de l'arrêter à nouveau. Je ne puis certifier cela n'en ayant eu que des échos. Au cours d'un voyage pour chercher un poste, Bernard me demanda ce que je ferais si j'étais à nouveau libre, et si je retournerais dans une organisation. Je lui répondis par la négative et que je travaillerais de mon métier de dépanneur. Il ne fit plus allusion à cela, et petit à petit le matin quand les soldats allemands ouvraient les portes des placards on me menait à bureau des secrétaires où m'étaient apportés des postes à réparer. S'il y avait besoin de pièces, je sortais en voiture, toujours accompagné, soit de Bernard, soit de Raymond. Un jour j'appris qu'ils allaient essayer de surprendre un parachutage d'hommes et de matériel, c'était très important, car il devait y avoir deux avions et à bord de l'un Rémy, un grand chef que je connaissais du temps de Jacot et reparti à Londres. Je réussis, grâce à la complicité des dactylos à faire prévenir ma sœur qui avertit Londres.

Masuy me prit un jour à part et me dit : « Ecoute, je vais te laisser libre, remarque tu ne pourras pour cela t'en aller, nous te surveillerons et tu resteras à notre disposition pour le dépannage des postes de TSF, mais ne fais pas le con... si tu fais un faux pas je t'abats comme un chien. On te donnera 10.000 francs par moi et tu reviendras ici tous les matins. Au début, j'eus presque tous les jours des postes à dépanner, puis les réparations s'espacèrent pour n'en avoir que très peu vers la fin. Le 30 janvier 1944, je retrouvais Guyomard à Paris dans un restaurant où j'avais l'habitude d'aller. Il était écroulé ayant beaucoup bu et était dans cet état depuis 11h du matin, il était environ 18h ou 18h30. Comme il ne se réveillait pas, et craignant que le bistrot n'appelle le car de police, nous fîmes de notre mieux ; ma sœur et moi pour le désouler et l'emmener coucher chez moi. Je lui racontai ce qui m'était arrivé et lui demandait de recommencer à travailler avec lui. Comme ils n'étaient plus que deux, il ne pouvait prendre une décision seule sans consulter son ami. Je lui dis donc de venir chez moi quand il voudrait ou de m'écrire comme il connaissait mon adresse. Je ne le revis plus. Peut-être un mois après, Masuy me dit « Il y a longtemps que tu n'as vu Guyomard ? ». Je répondis oui sans hésiter, mais il me regarda d'un air mauvais et me dit : il a été détecté et il vient d'être arrêté. Le lendemain à 9h30 comme j'arrivais un bureau de la rue de Constantine, des types de la Gestapo de la rue des Saussaies sont venus à trois m'arrêter et m'ont emmené dans leur service au ministère de l'intérieur (j'ai appris par la suite que c'est d'après le brouillon du message envoyé à Londres par Guyomard et qu'il conservait avec lui, qu'ils apprirent que nous nous étions vus – je n'ai pas douté un seul instant de mon ami Guyomard). Ils me questionnèrent pour savoir depuis combien de temps je n'avais revu Guyomard, je répondis : un mois environ, pensant qu'ils étaient au courant. En effet, ils me certifièrent le jour où je l'ai revu. Comme ils me demandèrent des détails je racontai la vérité sur ce qui s'était passé ce soir-là. Alors ils me reprochèrent de ne pas les avoir avertis afin qu'ils lui mettent la main dessus, je lui dis qu'on ne m'avait pas demandé de remettre entre leurs mains, ou de dénoncer qui que ce soit et que ce n'est que par charité pour un ami et en bon Français que j'avais agi. Sur ce ils m'enfermèrent dans une cellule en attendant que soit décidé entre Masuy et la Gestapo ce qu'ils feraient de moi. Vers midi, l'on me rouvrit et l'on me dit : « Estimez-vous heureux on a décidé de vous laisser en liberté encore pour cette fois mais dans votre intérêt faites nous signe si ça vous arrivait à nouveau. » Je revis plusieurs fois Marc (Mme de Hauteclouque), mais je n'eus plus de nouvelles de Séverine (secrétaire) ni de Gobelin (radio). Je restai donc au bureau rue de Constantine où je ne faisais rien. Une fois Masuy voulut me faire rentrer dans un groupe de Combat, comme radio, mais à sa demande, je répondis que je ne pouvais travailler contre des amis, et préférais aller à Fresnes. Il ne m'en parla plus. Une autre fois, Masuy avait fait réquisitionner une villa près du bois de Neuilly, il m'envoya là-bas pour la nettoyer avec des gens de la mairie de Neuilly. Une autre fois il m'envoya charger des caisses de vin qu'il entreposa rue de Bourgogne dans un garage qu'il avait réquisitionné pour lui. Je n'ai pas revu Masuy depuis son départ pour Saint-Jean-de-Luz où il s'était procuré ou fait procurer une villa.

(...)

1374 W 39

Depuis que je suis libéré de me présenter au bureau de Masuy, j'ai profité des barricades pour entrer FFI au syndicat des bois, 220 faubourg saint-Antoine où l'on m'affecta aux FTP sous les ordres de Paul au 15 bis passage des jardiniers. Le vendredi 25 août, je fis le coup de feu à la République et participait à l'attaque de la caserne des gardes mobiles. Puis le groupe fut dissous et nous ne sachions si nous devions entrer à Reuilly ou dans l'armée Leclerc. Finalement, c'est hier le 7 septembre, que j'allai m'engager à la caserne de la République.

[suivent quelques infos sur les membres de l'équipe Masuy].

Rapport du commissaire MADELAINE Fernand
27 septembre 1944

Audition de De Tinteniac Anne

Je me nomme De Tinteniac Anne. Je suis employée de bureau mais ne travaille pas depuis novembre 1942. Je suis domiciliée 216 Faubourg Saint-Antoine à Paris.

Je suis entrée dans un mouvement de résistance en juin 1941 par l'intermédiaire de mon cousin germain, Jacques Courtaud, connu sous le pseudonyme de « Santiago » qui, parachuté de Londres, avait pour mission de créer et de diriger un groupe de radios pour le mouvement CND.

Entrée dans ce groupe comme dactylo, j'ai ensuite été chargée de faire certaines liaisons entre les membres du groupe.

C'est moi-même qui ai proposé à mon frère Roland de travailler dans mon groupe en qualité de radio. Mon frère a accepté et a commencé son activité en août 1942, je crois.

Le 28 juin 1943, mon cousin « Santiago » a été arrêté 36 rue Chardon Lagarche à Paris, dans le local qui servait au groupe de Central Radio. A la suite d'une longue et minutieuse perquisition effectuée dans le local, le poste émetteur qui s'y trouvait a été découvert. L'arrestation de mon cousin a donc été maintenue et sa déportation en Allemagne s'en est suivie.

Le lendemain de son arrestation, deux grosses valises contenant de nombreux documents (télégrammes chiffrés, télégrammes en clair, liste venant de Londres, etc.) ont été découvertes dans une cave où elles étaient cachées.

En novembre 1943, un autre membre du groupe, qui était 'ailleurs devenu le chef, connu des nous sous le pseudo de « Tilden » et s'appelait en réalité Robert Bacque, a été arrêté par les Allemands. A la suite de sa déclaration, mon frère a été arrêté très peu de temps après lui . Presque tous les autres membres du groupe ont été arrêtés également.

J'ai revu mon frère un mois environ après son arrestation. Il m'a raconté les supplices et les interrogatoires qu'il avait subi. Il m'a affirmé qu'il n'avait jamais « parlé » et m'a assuré avoir été dans l'obligation de donner quelques postes au nommé Masuy qui l'interrogeait, et même d'accompagner ce dernier aux endroits où ils étaient cachés.

Peu après, j'ai revu mon frère presque journallement. Il m'a dit être prisonnier sur parole, et que Masuy l'employait à un rôle de planton dans son bureau. Il m'a affirmé que cette situation ne lui était pas trop défavorable et qu'elle lui permettait d'aider les personnes qui étaient arrêtées.